



14/08/2013 - Psaume 70

Aux jours des cheveux blancs



Sœur Véronique
Margron

Des heures sombres, d'un non-sens abyssal, noir.

Comme celui de cette amie - pourtant tout près de toi - qui, dans un souffle, me confie « depuis un an nous sommes dans les enfers de la terre, je suis dans les abîmes. Et rien. Pas une lumière pour réchauffer. Une caresse pour retrouver courage. Rien que la crainte - ou le secret désir - de se laisser tomber sans distinguer le fond. »

Pourtant, de toutes les forces de mon âme, je veux pouvoir dire comme le psalmiste, pour elle, pour tant d'autres, pour moi : « Toi qui m'as fait voir tant de maux et de détresses, tu me feras vivre à nouveau, à nouveau tu me tireras des abîmes de la terre, tu reviendras me consoler. » (*)

Une consolation, tout en discrétion.

Trop peut-être devant la persévérance du mal.

Croire que tu m'accueilles et me refais dans la prière solitaire. Tu me recrées. Tu tisses la toile de ma chair invisible. C'est elle qui tient ma vie qui se débat en ce monde. Que la prière soit désertique n'est pas grave. Je sais que ma solitude est habitée de toi. À mon insu. Mes larmes du dedans, tu les reçois. Il me faut juste me retourner. Revenir. Demeurer, avec mes pauvres mots.

Non tu n'es pas le Tout Autre, mais bien le tout proche, en ton Fils plein de miséricorde (**), aujourd'hui toujours. Si dans sa vie il s'est fait compagnon de ceux qui se croyaient au loin, il l'est encore dans la communion qu'il partage désormais avec son Père. Notre Dieu n'est pas au ciel. Mais là, accueillant et accessible en sa douceur d'aimer. Ses entrailles sont ouvertes. Rien ne saurait Le séparer de nous, pas plus les cheveux blancs que nos détresses, nos colères, nos doutes. Rien.

* Psaume 70, verset 21

** Lettre aux Hébreux, chapitre 4, verset 15